





À Thibault et Eudes



Stephane de Boysson

# Une bière pour Hans, et autres nouvelles

Grand prix d'Académie des Jeux Floraux,  
« prix Huguette-Perrier »

Barifer

## **Les âmes pas vraiment mortes**

Il existe encore quelques individus un peu poètes, un peu fous, pour donner la parole aux oubliés, aux obscurs, aux sans-grade, à ceux qui, loin d'écrire l'Histoire, voire de s'imaginer la faire, furent plus ou moins broyés par elle. C'est le cas de Stéphane de Boysson.

Ses très belles nouvelles, belles pas seulement par le style, parlent de la guerre, et de la violence en général, sans le moindre voyeurisme, la moindre simplification ou idée reçue.

Ces diverses variations sur le thème guerrier sont des transpositions réussies de conversations avec des personnages attachants ou antipathiques, souvent alcooliques, toujours intéressants.

Stéphane parvient à conserver un humour, une légèreté, un sens de l'absurde dignes d'un Alphonse Allais.

Stéphane est un modeste :

Il ne prétend pas faire œuvre littéraire, et en somme il a raison : maîtrisant une langue classique, il parvient à suggérer l'horreur sans jamais la montrer. (Art de la litote.)

Il ne prétend pas faire œuvre de romancier, et c'est tant mieux, une nouvelle, genre hélas peu considéré en France, de dix pages en disant parfois plus qu'un gros roman...

Il ne prétend pas faire œuvre d'historien, et pourtant un récit comme « Une bière pour Hans » dit de façon immédiate la réalité de la Deuxième Guerre mondiale, bien mieux qu'une thèse savante :

« La guerre s'est jouée en Russie et nous [c'est un Allemand qui parle] l'avons perdue. Les Russes ont vaincu. Victoire à la Pyrrhus s'il en est, car ils ne s'en sont pas relevés. Saignés à blanc, quelle connerie ! Cinq ans. »

Il ne prétend pas faire œuvre de philosophe ou de moraliste. Et pourtant, « Le Monstre » en dit au moins autant sur la nature humaine et son fonds universel de perversité que les *Maximes* de La Rochefoucauld.

Cependant, la grâce et la Rédemption affleurent toujours dans les nouvelles de Stéphane, jamais vraiment noires...

Jean-Michel Verlot



## Une bière pour Hans

*2003. Le fameux « truc » m'a été raconté par un photographe, sans doute jaloux.*

Douze prises de vue, pas une de moins, furent nécessaires pour en tenir une potable. Trois jours de travail, une centaine de bières, sans faux cols, deux barriques, une tireuse, un vrai... tout ça pour une malheureuse photographie. L'équipe a fini sur les nerfs. Nous avons beau être des professionnels, il est extrêmement frustrant de passer autant de temps sur une histoire de mousse. Je vous dois une explication : nous travaillions sur une campagne de publicité pour un brasseur industriel allemand. Un cliché basique, un demi en gros plan, à afficher dans toute l'Europe. Nous tenions l'ambiance, l'éclairage et le fond depuis longtemps. Facile, pensez-vous ? C'est oublier ce qui fait le charme du fruit du houblon et du travail du brasseur : sa mousse. Or, sa mousse est volage. Déjà, le simple geste de remplir correctement une chope s'apparente à un travail d'artiste, d'où l'appel au cafetier. L'écume ne doit pas se dissoudre, mais bien gonfler ; elle doit être blanche et grumeleuse, fraîche et pétillante. C'est le rôle de l'éclairagiste ; jeux d'enfants, dites-vous ? Certes, il connaît son boulot. Seulement, nous ne disposons que d'une poignée de secondes, avant que la timide ne disparaisse dans son verre. La mousse est vivante, je vous l'assure, et plus timide qu'une jeune biche. Elle déteste la chaleur dégagée par les projecteurs.

Nous nous retrouvons, deux fois l'an, dans ce studio, à traquer la fugitive. Et, jamais, au grand jamais, nous n'avons réussi à maîtriser la rebelle. Seul Hans l'a su. Sa présence hante le studio. Dix fois par jour, son nom fuse, avec des fortunes diverses, au gré de notre impatience, de nos mouvements d'humeur : « Ah, si Hans était là... Si seulement il nous avait donné son truc... Cochon de Hans... Il nous a bien eus... »

Cher Hans ! Dix ans, qu'il nous a quittés. Nous ne sommes plus qu'une poignée à l'avoir connu. Nous nous faisons donc prier pour raconter. Ce n'est qu'une fois la bonne photo prise et le matériel rangé, que nous condescendons, parfois, à parler de Hans aux bleus. Devant un verre, tout sauf un demi, à leurs frais, et encore seulement par bribes, pour en garder un peu sous le coude, pour l'année prochaine, pour notre prochaine séance autour de l'inférieure mousse.

Hans et sa légende. Il fut d'abord, ne l'oublions pas, un grand photographe, certainement le plus grand d'entre nous. À l'image du grand Picasso, notre maître a connu trois époques. Son avant-guerre serait sa période bleue ; il a alors touché à tout avec bonheur, grands reportages, stars, hommes politiques, voyages...

L'après-guerre, c'est le photographe spécialisé dans l'alimentaire que nous avons connu. Il a mis en boîte tout ce que l'on nous fait manger ou boire, avec une prédilection pour les alcools, lui qui ne buvait que très peu. Il s'est bâti une légende sur la bière, à l'aide de son « truc ». Il reste la star incontestée de notre

métier, la seule. Il vivait très, très confortablement d'une ou deux prises par mois. Ce serait sa période rose.

Il a connu un avant-guerre, puis un après-guerre, il nous manque la guerre elle-même. Il n'en parlait jamais : sa période noire. Il ne subsiste que très peu de photographies de cette époque qui lui soient attribuées. Ses archives personnelles ont brûlé avec Berlin. Il avait été mobilisé, dans l'armée. Ses photos illustreraient tous les livres et manuels, mais sans jamais porter son nom. Il n'a rien revendiqué. Au contraire, il a détruit ses derniers négatifs.

Il a réapparu en 1955, libéré avec les rescapés de la fière armée teutonne. Dix ans de camps. Je ne lui connais pas d'ami. J'ai eu la chance d'être l'un de ses rares élèves. Je fus son assistant, en particulier pour la bière ; le gardien d'un secret auquel je n'ai pas été initié. Dommage. Il m'a en revanche confié, en deux ou trois occasions, des fragments du reste. Je me souviens notamment d'un 8 Mai, l'anniversaire de notre victoire, de la capitulation du III<sup>e</sup> Reich. Il fêtait l'événement au champagne. Il possédait de pleines caisses d'un excellent millésime offert par l'un de ses clients. Ses neveux ont dû hériter d'une cave considérable, il buvait une infime partie de tout ce qu'on lui offrait. Ce jour-là, je me suis étonné du choix de la date. Il m'a regardé fixement.

– Petit, as-tu fait la guerre ?

– Non. Trop jeune.

– Je sais. Tu as de la chance. Je l'ai subie du début à la fin. C'est long. J'ai fait l'essentiel sans arme, c'est

encore une chance. J'ai tout de même dû porter un fusil en Pologne et en France. Ensuite, ma contribution artistique a été jugée en haut lieu plus efficace aux succès des armes du Reich de mille ans. Bon, ce champagne ?

– Oui.

– Un peu trop doux pour ces souvenirs. Prenons autre chose, de plus fort. Je n'ai pas besoin d'en parler, il me suffit seulement d'y penser, rien qu'un peu, pour ressentir ce froid. Je suis transi, je tremble. Après trente ans.

Il alla ouvrir une bouteille de cognac, une vieille réserve, et servit deux verres. J'ai attendu qu'il le réchauffe dans ses mains, qu'il boive son verre.

– De quoi avez-vous froid ?

– D'un froid russe. J'ai été du premier hiver, celui de 41. Le plus froid depuis 1813, dit-on. Je suis resté là-bas, jusqu'en 45, février 45. C'est long.

– Vous étiez soldat ?

– *Nein*. Soldat photographe, journaliste en uniforme, pour l'armée. Puis, le froid a tout gelé ; dépourvu d'appareil, je suis resté comme témoin. Pour voir jusqu'où on pouvait aller. On peut aller très loin.

– Dans le froid ?

– Oui. Le froid qui fige tout. Les moteurs. Les armes. Les hommes. Les morts. Tout. J'ai passé le plus dur dans une antenne médicale, à transporter des corps. À essayer d'identifier des cadavres, pour leurs familles. Oh, nous en perdions : plus d'un million et demi ont disparu sans laisser de traces, une bonne partie a dû pourrir dans les camps russes. Nous alimentions un grand feu pour réchauffer les corps, pour retrouver

leur plaque d'identité, mais beaucoup ne la portaient plus au cou, car elle était en métal, et le métal gelé fait mal. Vous n'imaginez pas tout ce qui fait mal par -40. Il est impossible de toucher de l'acier sans gant, le doigt y collerait, définitivement. Nous les dégelions, les corps, afin que leurs camarades blessés puissent les identifier. Je n'aurais jamais cru que les morts glacés se ressemblent autant...

Il reprit un verre. Je ne savais quoi répondre. Je n'ai rien dit. C'est ce que j'avais de mieux à faire. Il ne parlait plus pour moi. Il parlait malgré moi. Il n'est jamais revenu sur le sujet.

– Et que dire des vivants ? L'haleine se fige, des stalactites se forment sur le visage, les sens s'anesthésient, tout effort devient surhumain, jusqu'à celui de penser. Nous combattions machinalement, par habitude ou entraînement ; nous restions de remarquables machines à tuer. Comment survivre ? Par la volonté, il n'y a que la volonté qui tienne ; celle d'un chef choisi, d'un chef accepté, celle des camarades, celle du petit groupe. Malheur à celui qui s'assoupit hors de l'isba, qui se laisse glisser dans la neige, la mort survient instantanément, sans bruit, doucement, tellement plus douce qu'au feu. Elle nous en a volé des copains. Partis pisser, partis se vider, et retrouvés gelés à quelques pas... À moins que quelque camarade ne se précipite, le saisisse, le fouette, le gifle. L'homme isolé meurt vite. Interdiction de pisser sans prévenir ; comme des gosses. Le premier hiver fut le plus dur, nous avions tout à apprendre, sans autres équipements que ceux arrachés aux Russes. Pour marquer le coup, Hitler a

décerné aux survivants une médaille, la *Ost Medaille*, nous l'appelions « la médaille de la chair gelée ». Je l'ai perdue. Plus tard, j'ai fait Stalingrad, les combats de rue, l'encerclement, le Chaudron. J'ai pris un des derniers avions à quitter le Chaudron, avec les spécialistes. Le commandement, jugeant l'avenir compromis, a fait sortir de la ville des spécialistes ; des tankistes sans char, des artilleurs sans canon, des pilotes sans avion qui pouvaient encore servir ailleurs, et un photographe. Mes photos n'ont pas plu au *Führer*, mais elles m'ont sauvé la vie. Je n'ai été fait prisonnier qu'en février 45, en Courlande. Un gros bordel, avec les civils en prime. Il y avait bien des civils en Russie, mais ils étaient russes. Là, pour la première fois, ils étaient allemands.

– Excusez-moi d'insister, mais je ne comprends toujours pas. Pourquoi tenez-vous à fêter le 8 Mai ? Vous êtes allemand.

– Je te choque. N'est-ce pas la fin de la guerre ? Pour tout le monde, pour nous aussi, il était temps. Nous avons tous perdu, sauf peut-être les Américains qui ont gagné leur guerre du Pacifique, comme des grands. Mais, ils ont eu le beau rôle en Europe. Ils sont arrivés à la fin, doucement, à leur rythme, ils ont détruit nos villes, puis ont fait une petite guerre en France, chez vous.

– Vous ne les aimez pas. Vous ne leur préféreriez tout de même pas les Russes ?

– Pas de risques. Seulement les Américains m'exaspèrent avec leurs bons sentiments, leur arrogance et puis je ne supporte pas l'injustice. La véritable bataille fut menée à l'est. L'est représente 85 % de

nos pertes, soldats morts ou disparus, par millions. Il ne restait en Normandie que les invalides, les permissionnaires et les planqués ; ils y reprenaient des forces. Même remarque pour vos partisans : je suis fatigué d'entendre célébrer les exploits de vos résistants. Je parle des vrais, ceux du début ; une infime poignée de fous courageux ; la plupart en sont morts. Toutefois, quoi de comparable avec la Russie ou la Yougoslavie où tout un peuple a payé le prix du sang ? Des guerres sales sans prisonniers, sans témoins et sans photographes, que des morts. La guerre s'est jouée en Russie et nous l'avons perdue. Les Russes ont vaincu. Victoire à la Pyrrhus s'il en est, car ils ne s'en sont pas relevés. Saignés à blanc, quelle connerie ! Cinq ans...

Nous avons fini une bouteille. J'allais partir quand il a repris la parole.

– J'ai mis cinq ans avant de retoucher un objectif. En revanche, je n'ai plus photographié d'hommes. Tu comprends, j'en avais trop pris, trop de morts ; trop de morts sans photo aussi. Je ne pouvais pas tous les ramener, tous les prendre. Alors, pour gagner ma vie, j'ai photographié des vaches. J'ai recommencé par les bestiaux ; des bovins, je suis passé à la charcuterie qui m'a conduit à la bière. J'y suis encore.

Je me suis esquivé sur ce dernier mot. Il ne m'a pas convié le 8 Mai suivant ; pas plus que les autres. J'ignore s'il les a fêtés.

Et son truc ? Pardonnez cette trop longue digression, j'allais l'oublier : le truc de Hans. Ce truc qui nous

manque, ce truc qui nous obsède, c'est la mousse. Il avait dompté la mousse. Sa mousse tenait plusieurs minutes, une éternité pour nous. Elle restait immaculée, fraîche, vierge. Elle résistait à la chaleur des *sunlights*, comme tenue par un sortilège. Ce don lui a immédiatement ouvert des portes, et suscité des jalousies. Les envieux ont tout tenté pour récupérer la bière envoûtée, pour la scruter, l'analyser, la contraindre à parler ; sans succès. Hans était malin, il ne laissait à personne d'autre le soin de boire cette bière, avec un sourire malicieux. Il lavait ensuite soigneusement la chope et rangeait ses affaires. Elle restait donc buvable. Moi qui fus son assistant, je peux vous confirmer ce que la rumeur avance : il déposait un ingrédient, une poudre blanche, au fond du bock avant de le remplir. Je n'en sais pas plus, il ne m'a rien dit. Il est mort dans son lit. On n'a rien trouvé dans ses affaires, pas le moindre indice, si ce n'est un mince sourire sur son visage froid.



## Un hussard sous notre toit

*2001. Une variation sur le thème du merveilleux  
Silence de la mer. Je manque d'inspiration.*

Mamie, c'était quelque chose ! Expression malheureuse qu'elle n'aurait pas appréciée. Si ma grand-mère a vécu avec une certitude, c'est bien celle d'être tout sauf quelconque – elle affichait une très haute opinion d'elle-même, de ses droits, mérites et devoirs attachés. Cette femme de tête et de principes régna, sans aucune contestation, un demi-siècle sur notre bourg. Le grand Louis quatorzième du (pré)nom, orgueil de sa race, soleil royal incarné et parangon de l'absolutisme, n'eut jamais de son vivant plus total pouvoir en son royaume. Si celui de Mamie fut plus modeste par la superficie – il couvrait la moitié du canton – il n'a souffert aucune comparaison en matière de césarisme. Mamie régna pleinement.

De taille légèrement au-dessus de la moyenne, Madame Antoinette conserva toute sa vie une silhouette de ballerine – un corps mince, agile, ferme et droit – soulignée par un port de duchesse. Imperméable à toute forme de timidité ou de respect humain, elle était monarchiste par principe : elle vivait l'étiquette. Telle une altesse royale, elle était à son aise en toute situation, s'estimant partout en terrain amical : le roi n'est-il pas en tout lieu chez lui ? Elle usait de la même familiarité, imprégnée au demeurant d'une courtoisie infinie, avec le député-maire, le colonel des forces d'occupation allemandes, l'apprenti vacher, l'enfant des métayers ou un

bonimenteur de passage. Elle ne se connaissait pas de supérieurs, mais admettait quelques égaux lointains. Elle régnait sur des sujets – inégaux entre eux – qu'elle respectait infiniment, soucieuse des devoirs inhérents à sa charge.

J'ai du mal à retrouver son visage. J'étais incapable de soutenir son regard. Pas un d'entre nous ne s'aventurait à l'épier, même par-derrière : car elle avait le troisième œil, elle voyait, derrière, à côté, partout – sixième sens ou bilocation, je l'ignore, mais le fait est formellement attesté par cent témoignages. Elle sentait, prévoyait, sanctionnait. Je me souviens d'un visage austère, c'est le premier mot qui nous vient à l'esprit quand nous évoquons feu notre suzeraine. Je ne l'ai connue que couronnée de cheveux gris, tirés en arrière et pris dans un sempiternel chignon. Un piètre daguerréotype présente une jeune femme brune, au visage long, rongé par des nattes. Un portrait, conservé au grenier, dévoile une enfant souriante – cette esquisse au fusain malhabile trouble profondément ses héritiers. Comment l'imaginer enfant ? Pourtant prénom, date et tradition familiale se recoupent : cette gamine serait Mamie. Difficile à croire, bien qu'un examen attentif permette de discerner en l'enfant quelques traits familiers, le sourire d'une cousine, le front d'une autre.

Cette époque révolue renvoie à un temps où les générations s'entremêlaient, accrochées à leur lopin de terre. Où les objets savaient durer, vivant d'une vie propre, compagnons familiers d'un temps

maîtrisé. Les jeunes mariés se voyaient offrir le trousseau qui les accompagnerait jusqu'en leurs derniers jours – une voiture hippomobile se transmettait de père en fils – les enfants sages recevaient des mains émues de leur père, le soir de leur communion, la montre que ce dernier avait portée au même âge. D'une nature plus qu'économe, Mamie ne s'octroyait qu'un unique luxe : les coiffes. Nul ne l'a jamais surprise en cheveux. Une femme de condition ne pouvait se le permettre. Elle possédait une armoire comble de fichus, bonnets, toques, foulards, mantilles et autres chefs-d'œuvre de chapeliers – un pour chaque occasion. À la vue de son couvre-chef, un familier était en mesure de deviner l'objet de sa sortie. Ces robes étaient simples et noires, ses chemisiers d'un immuable coton fin. Ses dessous présentaient plus de variété – oh, n' imaginez rien d'affriolant, au contraire, elle portait en toute saison une ribambelle de jupons, sous-jupons et autres doublures, l'ensemble constituant une armure souple que nul mistral, fût-il le plus vicieux, ne put seulement soulever.

Trop tôt orpheline, elle avait été élevée par une grand-mère janséniste. Bien que condamnée par l'Église, cette doctrine a lourdement sévi en France, contrée pourtant plus renommée pour sa latine insouciance que pour la gravité de ses mœurs. Le Père Jansénius n'était point un drôle. Les détails de son corpus m'échappent, disons qu'il associait une stricte prédétermination à une grâce implacable, un puritanisme outrancier à des mortifications sévères, une vision désolante de la vie à une rigueur de tous

les instants. La vie ne lui souriait pas, les péchés mortels abondaient, les élus se comptaient sur les doigts d'une main ; en trois mots : fallait pas rigoler. Et, de fait, Mamie ne riait pas.

Nous habitions sur place avec mes sœurs, nos cousins nous rejoignaient l'été. Les garçons aidaient aux travaux de la ferme. Nous quittions chaque matin, avec soulagement, l'atmosphère confinée de la maison. Les filles étaient rivées à la cuisine. C'est bon d'être un homme. Mamie en était d'ailleurs intimement convaincue. À l'homme, la meilleure part. Petite côte montée en graine, la femme est fragile, tour à tour tentatrice et tentée. Seul un effort de volonté de tout instant peut surmonter ce handicap de constitution. Madame Antoinette a prouvé qu'une âme de fer pouvait y prétendre, mais à quel prix !

Mamie était veuve de guerre. Le grand-père s'était engagé la veille de la mobilisation générale, une précipitation que je ne veux pas croire que patriotique, que fuyait-il ? Il avait été tué en octobre 1918. Mamie en avait gardé une germanophobie vivace et un soupçon de rancune pour cette morte tardive, ne pouvait-il point faire plus attention alors que nous avions guerre gagnée ! Elle avait récusé le conseil de famille qui souhaitait affermer les terres et exigé une gestion directe de son douaire. L'acte n'était que la confirmation légale d'une situation de fait : les femmes tenaient le pays depuis cinq ans. Mamie fut l'une des rares à conserver son bien après l'armistice. Sous sa fêrule, le domaine a prospéré. Elle s'est acquittée des dettes du mari, a arrondi la

propriété, introduit de nouveaux cycles de cultures, doublé les rendements et gagné le respect des maquignons les plus machistes.

Mais, de nouveau a soufflé le vent d'Est : la guerre est revenue. Mes oncles ont marqué moins d'entrain que leur père à endosser l'uniforme. Ils ont tôt fait d'être capturés. Mamie a manqué de main-d'œuvre pour les moissons, les filles ont pu quitter la cuisine. Les Allemands ont occupé le Languedoc en 1942. Une unité a été casernée au chef-lieu. Les gendarmes ont retenu une chambre, une belle, pour un colonel. Mamie a réuni la famille, filles, bruns, petits-enfants, domestiques et métayers.

– Ils sont là. Nous allons devoir héberger, nourrir, supporter des Allemands. Ne leur parlez pas. Ne les écoutez pas. Ignorez-les. Ils ne resteront pas. Ils sont luthériens ou calvinistes, communistes ou nazis. Toutes doctrines fermement condamnées par notre mère l'Église. Le pape est enfermé au Vatican. L'antéchrist chutera, c'est écrit. Et avec lui ceux qui se seront laissé séduire. Méfiez-vous et gardez courage. Conservez votre lampe allumée, seules les vierges prudentes verront le salut. Car le salut viendra. Que le veilleur guette l'aurore. Elle se lèvera. Tout est écrit.

Elle a saisi sa Bible et lu un long passage, l'un des plus sombres, l'un de ceux qu'elle affectionnait. Puis, elle a commenté.

– L'Allemand est pire que le Philistin, il est vicieux, menteur et hypocrite. Il viole, tue, rançonne et jure. Ignorez-les. Obéissez aux consignes acceptables,

celles qui n'engagent pas votre conscience, car il faut rendre à César ce qui lui revient, mais rien de plus. Et vous mes filles, prenez garde, car l'Allemand est pervers et aime à fureter sous les jupes.

Le mot était lâché. Telle une traînée de poudre, il fit dans la nuit le tour de la province. Les religieuses au collège, le curé en chaire, le maire en son conseil, le garde-champêtre dans ses tournées, la boulangère, le tambour, tous l'ont repris à satiété. Les Boches en avaient après nos jupes. Si la France avait lâché les Sudètes, abandonné ses alliés, sabordé sa flotte, livré ses juifs, au moins, ses jupes seraient défendues. L'honneur du pays en dépendait. L'Allemand ne passerait pas. Le discours a porté au pinacle le prestige de notre aînée et suscitait une juste crainte à celui de l'armée teutonne. Le pays manquait d'hommes, les femmes allaient surveiller ces brutes.

Ce jour-là, Mamie était retenue par ses fourneaux. Le portail béant s'ouvrait sur une cour de ferme vide. Nous, les enfants, observions, cachés au grenier. Deux motocyclettes se sont immobilisées face au porche. Un camion a déposé une dizaine de soldats qui ont pris place, comme pour l'ouverture d'un ballet, aux quatre coins de la maison. Un homme attendait au pied du perron. Une Volkswagen s'est avancée. Le planton s'est précipité pour ouvrir la portière, le colonel est descendu, souriant. Le violeur en chef était bel homme.

Il n'a obtenu une audience avec Mamie que le lendemain. Elle prenait acte de la demande d'hébergement. Elle lui cédait la chambre de son fils

aîné, retenu prisonnier en Allemagne, et le bureau attendant, où ses repas lui seraient servis. Il devait respecter les pelouses. Jamais traité diplomatique ne fut aussi rapidement conclu, le colonel a signé. Elle s'est retirée, laissant un occupant perplexe. Elle nous a interdit de parler au hussard. C'est ainsi qu'elle le nommait. Il est probable que le nom, prononcé à la hongroise, évoquait, pour elle, un corps méprisable de cavaliers dépenaillés, de soudards mi-cosaques mi-brigands.

Le hussard a pris ses quartiers au premier étage. Grisonnant, longiligne, son allure n'était pas sans rappeler celle de notre matriarche, en plus souriante. L'uniforme noir signalait le tankiste. Il commandait l'école qui avait investi le champ de manœuvre abandonné par un régiment dissous. Il boitait. J'observais avec curiosité l'impétrant. J'appris progressivement à le connaître. En cachette, j'ai réussi à discuter avec lui. Notre hôte était père de famille, prussien, veuf, francophone, francophile et bavard. Il avait combattu en 14 dans les uhlans, et non pas hussard, précisa-t-il un soir dans un demi-sourire. Il avait été ensuite avocat. Il s'était rengagé dans l'armée, dans les années 1930, pour nourrir sa famille. Il avait été blessé en Russie. Il avait accueilli avec soulagement cette affectation. La guerre était dure, le communisme l'ennemi du genre humain, les Anglais refusaient de l'admettre, l'avenir s'annonçait sombre pour tous. Mamie excluait de l'écouter, mais lui permettait de s'exprimer par mon intermédiaire. Je suis devenu leur agent de liaison officieux.

La Volkswagen n'a plus quitté la grange. Le colonel l'a troquée contre un alezan. Il prétendait aimer monter. Peut-être, mais la pénurie d'essence a dû jouer : sa troupe se préparait à la guerre moderne à pied, vélo et à cheval... Le vent tournait.

– Une belle bête.

– Évidemment, m'a coupé Mamie, ils ont volé nos derniers chevaux.

Toutes les bêtes de moins de 18 ans avaient été saisies. Si la guerre avait duré, l'espèce eût disparu. Chevaux, cochons et pommes de terre prenaient le chemin de la Germanie. Mamie a été contrainte de semer des topinambours sur ses chères pelouses, légumes insipides que dédaignaient nos vainqueurs. Légume vivace s'il en est, il nous a fallu dix années pour nous débarrasser des rejets.

L'officier était mélomane. Ce luthérien allemand mettait un point d'honneur à participer aux offices carillonnés, accompagné de sa chorale. Il a sollicité l'autorisation de jouer du piano du salon. Mamie a sèchement refusé. Seulement, quand l'un des enfants du fermier a été surpris à jouer avec une grenade, un acte passible de la peine de mort pour terrorisme, le colonel a obtenu l'accès au piano contre sa grâce. Mamie a accepté cet avenant au traité. Mamie avait donc négocié. Une première. Le colonel ne bénéficiait de l'accès au salon qu'après dîner, la pièce étant vide. Il a joué. Les murs de la maison sont épais, mais la mélodie imprégnait nos nuits, s'infiltrant de pièce en pièce, parsemant de ses portées nos rêves les plus secrets. Les soldats



dorment peu. Le colonel avait dégoté une pile de partitions anciennes, toutes allemandes. Mozart, Beethoven et Bach. Je lisais en Mamie une question récurrente, pourquoi Dieu a-t-il permis que ce peuple de guerriers, de philosophes hérétiques et de révolutionnaires athées produise de tels musiciens ? Qu'en pensait Jansénius ? Le vieil évêque se taisait dans sa tombe. Mamie courait après un sommeil précaire, tandis que le colonel jouait. L'artiste enchantait la demeure assoupie, non sans troubler nombre de nos certitudes.

Les mois ont passé. Les Huns se conduisaient correctement, du moins dans le canton. Nous ne connûmes que deux alertes. Un soir de fête, un groupe de soldats avinés en goguette s'en est pris à la fille de l'épicière. La jeune fille a réussi à contenir leurs offensives, mais un adjudant alerté fit un rapport. Mamie exigea des sanctions et les délinquants partirent le lendemain pour le front russe. Plus grave fut l'affaire Hans. Cette brute avait violé et laissé pour morte une vendangeuse. Arrêté par la sûreté militaire, il a avoué. Mal noté, violent, récidiviste, le triste sire a été exécuté à Toulouse.

Les Américains ont débarqué un matin. Le régiment est parti se faire étriller dans la nuit. Nous avons chanté et dansé toute la journée. Le soir venu, triomphante, Mamie a rassemblé son monde.

– Ils sont partis. La guerre est gagnée. Les Huns sont en fuite. Tous violeurs, voleurs et assassins. Tous. À commencer par leur chef, le hussard n'est point parti les mains vides. Abusant de notre confiance, cet